

Splendeur des âmes blessées

Agnès Stevenin

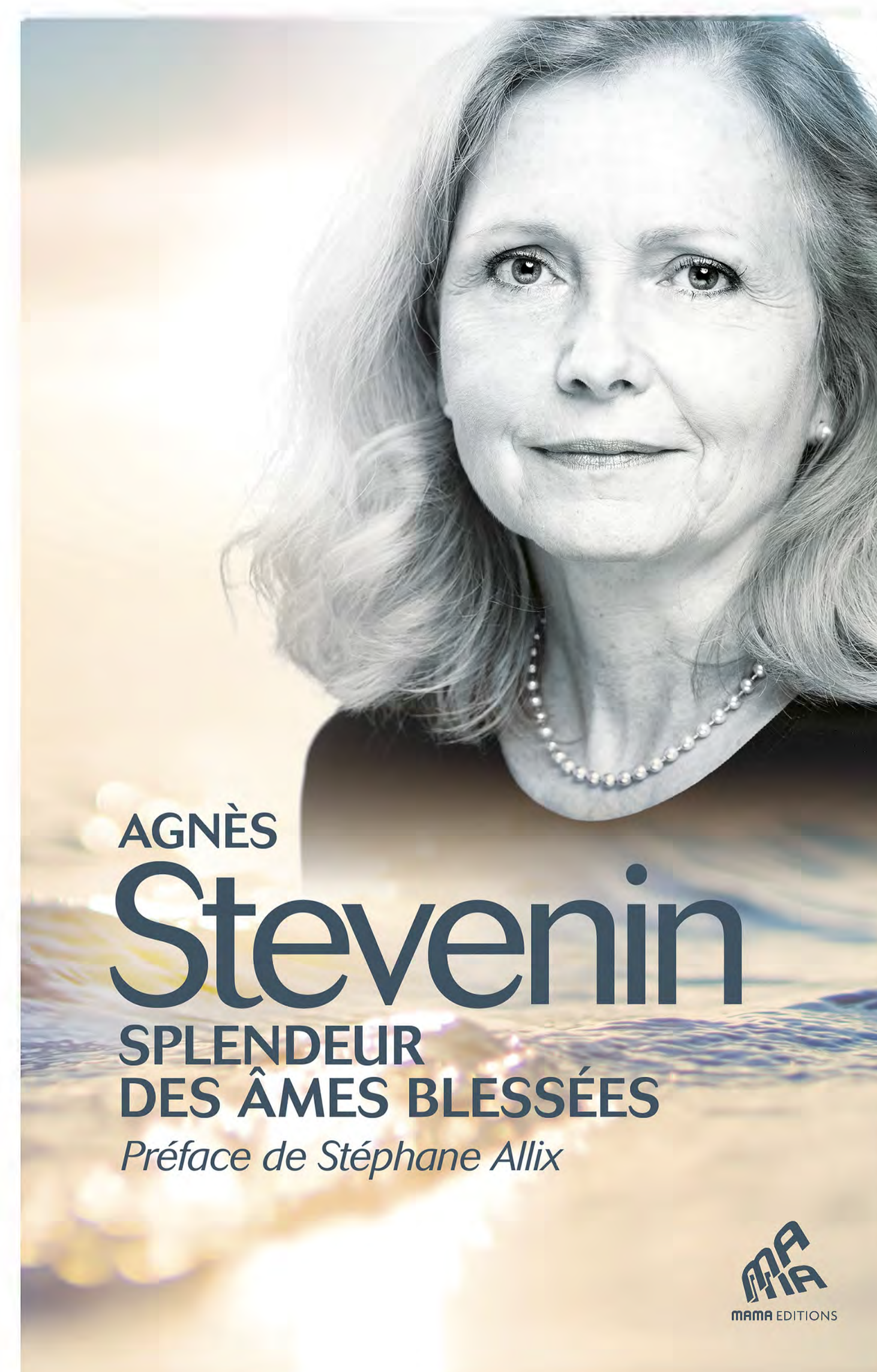
Le livre

Il est des blessures de vie qui se dissimulent dans des régions inconscientes de notre être, à la frontière où notre personnalité et notre essence peuvent se rejoindre. Dans cet ouvrage préfacé par Stéphane Allix, Agnès Stevenin nous fait part de son expérience de soigneuse et de la façon dont, en se laissant guider par une incommensurable force d'amour, elle nous aide à panser ces plaies profondes qui persistent en nous et à recoller les parts parfois morcelées de notre âme.

22 €, Mama Éditions, avril 2018.

L'auteure

Soigneuse énergétique, Agnès Stevenin met son expérience et ses facultés au service des autres, dans l'aide à la guérison, physique, psychique et spirituelle. Avant le livre présenté ici, elle a publié en 2014, toujours chez Mama Éditions, *De la douleur à la douceur*.



Préface

Pourquoi certains d'entre nous ne découvrent-ils la richesse de leur existence qu'en traversant la maladie? Pourquoi faut-il parfois connaître la douleur insondable de la mort pour que le sens de la vie, paradoxalement, nous apparaisse? Est-on obligé de vivre des drames pour que le désir d'un engagement spirituel, un chemin vers soi, soit plus fort que les peurs et les contraintes qui nous enferment autrement dans le confort apparent de l'inertie? Faut-il nécessairement un choc, pour que les portes s'ouvrent? Pourquoi toujours attendre le pire moment pour trouver le courage de s'écouter; et que s'éveillent à notre regard stupéfait d'autres dimensions de la réalité?

Non, il n'est pas impératif de connaître l'ombre la plus obscure pour savoir que la lumière nous caresse; mieux: émane de nous, jaillie du tréfonds de nos cœurs. Aucun obstacle funeste n'est requis afin que naisse l'intuition d'une réalité non pas réduite au monde matériel observable, mais peuplée d'innombrables forces, d'énergies subtiles, d'autres êtres évoluant invisibles à nos côtés, nous aidant, nous aimant, accompagnant notre solitude; quelle illusion tenace d'ailleurs que ce mot qui cloisonne tant d'entre nous dans la tristesse. Solitude. Alors que tant d'amour est accessible.

En vous, en moi, en nous tous se trouve ce canal de connaissance, cet accès fragile et intuitif à des dimensions de la réalité dont l'existence est niée pour la curieuse raison que, depuis une poignée d'années, des esprits irrationnels, convaincus d'être exactement le contraire, se sont

mis en tête que nous n'étions que des machines, et le monde, un morceau de caillou inerte. En conséquence, les outils dont nous disposions pour contempler et apprendre des volets subtils du monde se sont atrophiés, faute d'entraînement. Et semblent même ne jamais avoir existé. Chez Agnès Stevenin, les portes ont été ouvertes avec violence.

Agnès Stevenin *voit*. Et loin d'en tirer la moindre fierté, elle en assume pleinement la charge heureuse; elle a mis cette disposition au service des autres, avec discrétion, une douce humilité et une incroyable bienveillance. Elle réveille la guérison. Agnès est une guérisseuse. Elle ne fait rien. Et elle fait tout. Elle s'efface et se rend disponible pour servir d'intermédiaire, de révélatrice, de canal. De déclencheur. Il faut pour cela résister à la tentation légitime de se croire forte. Et sa puissance est là: dans sa lucidité. Ce qui caractérise Agnès est son incroyable compréhension de ce qui se joue lorsqu'elle travaille; de la nature et du périmètre de son rôle, modeste, humble, et pourtant étrangement essentiel. Il suffit d'être sous ses mains pour mesurer combien un être humain peut prendre soin d'un autre, pour simplement la joie de le faire. Ou de lire ce livre.

Le récit de ce cheminement, depuis la blessure profonde qui touche Agnès jusqu'à la splendeur de sa rencontre avec les mondes du réel, constitue la trame de ce texte que vous venez de saisir, intrigué sans doute par ce titre sublime et à nul autre pareil: *Splendeur des âmes blessées*. L'association magnifique de ces quatre mots n'est paradoxale que parce que vous ignorez encore le secret qui préside à leur

arrangement. Ce secret est dans les pages qui suivent. Ne tardez pas... il est en passe de se révéler à travers la confidence des mots simples et intimes.

En définitive, quel va être l'effet d'un livre? Un roman divertit, émeut, nous transporte dans un ailleurs imaginaire et nous offre, le temps de plusieurs heures, quelques jours tout au plus, une parenthèse dépayssante. Un essai va nous surprendre, nous enrichir, élargir l'espace de nos connaissances. Un témoignage, le récit d'une expérience ou d'une vie, lui, s'adressera à la fois à notre mental et verra naître des émotions là où le récit fera écho à notre propre histoire.

Et puis il se passe parfois autre chose avec certains ouvrages. Ces textes sont rares. Splendeur des âmes blessées en fait partie. En effet, ce livre-là agit au-delà des mots. Il permet de nous faire physiquement partager ce dont nous parle l'auteur. C'est très étrange, j'ai commencé à m'en rendre compte assez rapidement, au début de ma lecture. Les mots d'Agnès Stevenin réveillaient des sensations connues de mon corps. Ce livre active la vie en nous. Comment dire cela? Ce livre nous enseigne, il nous présente de la connaissance, mais il agit aussi à un autre niveau de notre être. Un niveau inconscient, comme si sa lecture éveillait un savoir oublié, des informations tapies au cœur de nos cellules. Quelque chose que nous savons déjà, mais que nous avons négligé. Alors les phrases, la lecture des chapitres de Splendeur des âmes blessées font lentement remonter du fond de notre inconscient l'énergie d'une dimension dont nous avons fait l'expérience, dans un autre temps, hors du temps.

Moi qui suis un être très mental, journaliste dans l'âme, il m'a été donné de mesurer parfois combien, devant le vertige de certaines interrogations existentielles, le mental bloque l'accès à la réponse plutôt qu'il nous permet d'y accéder. Alors que faire lorsque presse l'envie de découvrir? Cesser de se questionner? Renoncer à l'étonnement? Non, de temps à autre, dans une expérience vécue qui nous transporte au-delà des mots, il peut arriver que l'on ressente en soi un autre niveau de compréhension s'installer. Alors soudain arrivent une confiance, un savoir, qui donnent à certains événements de la vie quotidienne, incompréhensibles ou même d'apparence absurde sans cet éclairage nouveau, tout leur sens. Cela s'est produit pour moi à la lecture des pages du livre que vous tenez entre vos mains. Alors je ne veux pas davantage vous retarder. Oui, soudainement, il peut apparaître un sens à ce qui nous arrive, quoi qu'il se produise au fil de notre parcours de vie. Je vous invite avec passion à tourner cette page, et vite, vite à découvrir ce texte puissant, ce livre écrit par une mère; « pour les mères des enfants morts, le temps n'existe pas »; et à vous laisser emporter dans la douceur des mots d'Agnès Stevenin. Une rencontre peut se profiler pour vous au cours de cette lecture. Une rencontre avec vous-même...

Stéphane Allix
Fondateur de l'Inrees et du magazine *Inexploré*, auteur de *Lorsque j'étais quelqu'un d'autre*.

Partie 1

« Faites simplement qu'il n'y ait sur Terre de plus bel amour que le vôtre. »

Ce qu'ils m'ont dit
Daniel Meurois

Avant-propos

Dans les pages qui suivent, je raconte l'intime.

Je n'avais pas prévu de me livrer à ce point.

Pourtant, la même force qui m'a poussée à entreprendre et à poursuivre l'écriture de ce livre ne m'a pas laissée en paix. Alors, une fois encore, je me suis laissée diriger. J'ai toujours eu pour habitude d'obéir aux injonctions des maîtres de l'invisible qui me guident depuis tant d'années, tant dans ma vie personnelle que lors de mes séances de soin.

Bien sûr, la part humaine – l'ego – a été un peu bousculée par ce dévoilement qui pourrait sembler terriblement impudique. Mais le temps d'hésitation a duré finalement assez peu.

Ma confiance est acquise aux maîtres, inconditionnellement. Je sais depuis longtemps que, chaque fois, le plan mis en œuvre a pour but le meilleur pour chacun.

Les événements de ma vie ont été vécus par bien d'autres, et j'ai souvent remarqué pendant les séances à quel point mon expérience personnelle, quand je me mets à dire, à raconter un peu de mon histoire, peut aider l'autre à comprendre la sienne, à accepter et à avancer. Le

psychiatre Christophe André nomme cet élan « révélation de soi du thérapeute ». C'est ce principe qui m'avait animée – à un moindre titre que ce que je m'apprete à faire – pendant l'écriture de mon livre précédent.

Les thérapeutes sont, au départ, des êtres blessés. Des âmes blessées. Comment pourrions-nous aider les autres si nous n'avions pas nous-mêmes connu la souffrance, qui nous a rendus forts?

Lorsqu'en 2000 j'avais écrit mon tout premier témoignage, *Élévation*, j'avais reçu des maîtres deux autres titres en même temps: *Transmutation* et *Libération*. Naïvement, j'avais cru que l'on me signifiait qu'au terme de ce travail, l'écriture de trois livres, j'aurais atteint un genre particulier de libération, celle contenue dans les mots « un être libéré » ou « réalisé ». Cependant, ce n'était pas la libération spirituelle totale qui m'avait été annoncée mais la libération émotionnelle. Je ne vais pas m'en plaindre. Je la savoure, car c'est un état délicieux, surtout lorsque l'on arrive à l'obtenir au troisième tiers de sa vie.

Si j'avais suivi la recommandation à la lettre pour le titre de mon premier livre, j'ai placé les deux autres en sous-titre, « Transmutation » pour *De la douleur à la douceur*, et « Libération » pour *Splendeur des âmes blessées*. Ces trois états, élévation, transmutation et libération, reflètent parfaitement mon parcours de ces vingt dernières années.

J'ai pris conscience récemment qu'il est arrivé à *Élévation*, mon premier livre, la

même chose qu'à ma première fille: son existence fut très brève. Cette similarité m'a troublée.

Lorsqu'un thérapeute se dévoile, raconte ses fragilités, sa vulnérabilité, et son chemin pour s'en extraire et parvenir enfin à guérir, ce n'est pas par exhibitionnisme, c'est dans le but d'aider ses lecteurs ou ses patients. Dans le dessein sincère de leur donner l'espoir, parfois même l'assurance, qu'eux aussi ils pourront s'en sortir. Qu'ils trouveront leur propre voie de résilience. C'est du moins mon intention.

Que cette première partie imprévue permette à ceux qui ont vécu une souffrance indicible de se rappeler que la lumière, toujours, est au bout du chemin.

Un

Quelque chose dans le regard du psy m'a déséquilibrée.

Je suis rentrée chez moi, de plus en plus perturbée.

Je me suis allongée sur le matelas qui sert à mes patients.

Je me suis mise à trembler. À pleurer. Des sensations anciennes, familières, infiniment désagréables, affleurent à ma conscience.

Je résiste. Non! Pas ça!

Pas encore cette histoire que je croyais nettoyée!

Des images se présentent. Ce n'est pas cette histoire, non.

Mais c'en est une autre, une nouvelle, ignorée, qui veut se faire connaître et me libérer. Une autre version de l'offense que les pervers font subir aux enfants. Le plus souvent en toute impunité.

Les images sont vues à un double niveau: au premier niveau, en connexion avec

mon moi profond, ma conscience est celle de moi enfant: c'est la petite fille qui voit, et qui ne comprend pas bien ce qu'elle voit. Au second niveau je suis dans ma conscience d'adulte, qui analyse et reconstruit la scène.

Ce n'est pas le jardinier et sa violence. Je ne suis pas dans une grange, d'ailleurs je suis plus grande, je n'ai pas deux ans cette fois-ci, plutôt quatre. Mais que s'est-il encore passé?

Je vois une petite main sur un sexe gonflé. Un visage d'homme qui passe d'une douceur étrange à un masque de colère. Je ne comprends pas.

Je vois la scène comme sur un écran mais sans le son, je n'entends pas ce qu'il me dit, oh, mais c'est mon parrain, je le reconnais, je l'avais complètement oublié, je ne l'ai pas vu depuis si longtemps, il est vrai.

Ma main sur son sexe l'a fait s'oublier. Mon pyjama baissé et une partie du drap sont mouillés. Ma main est trempée.

Sa main entre mes cuisses se retire. Il me gronde. Me menace. Le son arrive à mes oreilles, marmonné, mais si clair: « Si tu parles à ta mère!... »

Malgré mon inexpérience je lis dans son regard furieux qu'il y a faute. Je prends cette faute sur moi. S'il me gronde aussi fort, c'est que j'ai fait quelque chose de très mal.

Deux

Déjeuner chez ma mère. J'ai orienté la conversation sur mon parrain.

Elle me dit: « Philippe était un garçon charmant. À cette période, il n'avait pas encore d'enfant, il t'aimait énormément. Il venait toujours te border dans ton lit. Et puis, un jour, on ne l'a plus revu. Du jour au lendemain. Il n'est jamais revenu. Personne n'a rien compris. »

Elle réfléchit un peu, puis, doucement, comme si elle se parlait à elle-même, elle enchaîne: « Il devait bien se sentir coupable, car jusqu'à sa mort il t'a toujours fait envoyer des cadeaux par sa mère. Il n'a jamais oublié un Noël, ni aucun de tes anniversaires! »

Ces pervers détruisent la pureté des enfants, les abîment pour la vie. Et, en plus, ils trompent la confiance des parents.

Trois

La découverte de cette abomination, que j'aurais dû malgré tout arriver à gérer, au point où j'en étais de la reconstitution de mon histoire après des années de travail, m'obsédait. C'est comme si quelque chose cherchait à émerger de profondeurs abyssales, comme si quelque chose de ma vie s'était joué avec l'homme, avec les hommes, comme si cette chose que je ne savais ni reconnaître ni comprendre me faisait signe, et s'impatientait que je ne sache pas l'interpréter. Je ne trouvais pas la clé.

Depuis que j'ai entrepris de guérir mon enfance s'imposent des visages d'hommes en colère. Aujourd'hui, ils me hantent.

Celui du jardinier surpris en plein onanisme qui m'utilise brutalement comme support de sa pulsion en me

cognant la tête contre le mur de briques. Juste après, celui de mon grand-père, inquiet de mes hurlements, et qui, ne voyant rien d'alarmant, me gronde brutalement de déranger ses patients. Plus tard, vers trois ans, celui de mon père, qui sur une méprise m'accuse violemment à la place de ma sœur, bébé rampant entré dans la salle de bains dont il n'avait pas bien fermé la porte et dans laquelle il est nu. Son visage en gros plan, sa colère contre moi.

Et moi qui veux mourir.

Je me rappelle très bien ma grève de la faim et la peur de ma mère. Et maintenant ce parrain qui m'agresse.

Le sexe des hommes. Leur visage en colère.

Ma terreur.

Des hommes que j'aime.

La faute.

L'injustice, qui me prend dans ses filets.

Le malaise est intense. Je sais que la culpabilité, mêlée à une peur extrême, s'est inscrite au fer rouge dans ma chair à l'âge de deux ans à cause du viol du jardinier; qu'elle s'est entremêlée plus tard, résultat de mon éducation catholique, à la notion nauséabonde de péché.

Depuis cette première inscription, d'autres étaient donc venues l'alourdir. La colère de mon père l'avait réactivée, je suis sidérée de me rappeler si parfaitement l'état d'anéantissement psychique dans lequel je m'étais retrouvée. Je n'avais qu'une envie: disparaître. À trois ans, pendant trois longues journées, j'avais cessé de manger.

Le docteur avait dit qu'il fallait en tout cas me forcer à boire. Je refusais. Une simple timbale devenait agression. À l'école je restais les bras croisés sur ma table, en silence. Sans bouger. Si incroyable que cela puisse paraître, même les tout petits enfants connaissent l'absolu désespoir. Au point de vouloir en mourir.

L'histoire du parrain avait achevé de m'enfermer dans la prison de la culpabilité terrifiée. Un scénario parfait. Voici clairement la thématique que mon âme est venue travailler. Tout était profondément enfoui dans mon inconscient. Verrouillé. Il m'a fallu des années pour pouvoir y voir clair.

Ces hommes qui m'ont fait du mal m'ont fait croire que j'étais la méchante. Cette croyance a coloré toute ma psyché, me faisant tout interpréter, et donc me comporter, à l'aune de cette terrible souffrance.

Car à cela le pire s'est ajouté. La culpabilité de la mort de ma fille. Juste avant mes vingt-quatre ans, le dernier cadenas fut posé. Insupportablement omniprésente pendant si longtemps, cette culpabilité put curieusement commencer à s'alléger vingt ans après sa mort, le jour où ma mémoire fit remonter des profondeurs les images de la première agression, et la preuve évidente que j'étais innocente. Ce qui démontre à quel point, dans mon esprit, les choses étaient enchevêtrées.

J'ai beaucoup parlé avec le psychothérapeute. Je fais avec lui un parcours qui sera bref, mais fructueux. J'aime son écoute, sa bienveillance, ses quatre décennies d'expérience et sa liberté de pensée. Je peux lui raconter comment

je travaille, comment fonctionne ma médiumnité, ce qui pour moi est capital. Sensation d'être comprise tellement libérateur, car c'est un spécialiste de l'inconscient qui valide mon histoire. Je n'aurais jamais pu travailler avec un réducteur de psyché. Et puis il a une foi très forte, dont nous pouvons parler. Il m'explique ce que je sais déjà, mais c'est bien qu'il en reparle : l'agression du jardinier m'avait fait mourir intérieurement. Je lui donne des compléments d'information qui sortent de la seule sphère psychologique, mais sont si importants.

Le déchaînement des forces violentes qui animaient le jardinier m'avait fait perdre connaissance quelques instants. Noir absolu. Très peu de temps après, sous le coup de la terreur occasionnée par la colère de mon grand-père, je m'étais évadée de moi-même. Sortant brièvement de mon corps, j'avais rejoint les plans de lumière et m'étais retrouvée face aux maîtres. Avec une infinie bonté, après m'avoir parlé, ceux-ci m'avaient fait redescendre. Une autre sorte de mort. Plus heureuse, tout de même. ••

© Avec l'aimable autorisation de Mama Éditions (2018).